

Judith Marquet-Krause. *Les fouilles de 'Ay (Et-Tell). 1933-1935. La résurrection d'une grande cité biblique*

Pierre Amiet

Citer ce document / Cite this document :

Amiet Pierre. Judith Marquet-Krause. *Les fouilles de 'Ay (Et-Tell). 1933-1935. La résurrection d'une grande cité biblique*. In: Revue de l'histoire des religions, tome 141, n°2, 1952. pp. 238-242;

doi : <https://doi.org/10.3406/rhr.1952.5872>

https://www.persee.fr/doc/rhr_0035-1423_1952_num_141_2_5872

Fichier pdf généré le 10/04/2018

Analyses et Comptes rendus

JUDITH MARQUET-KRAUSE, *Les fouilles de 'Ay (Et-Tell), 1933-1935*, entreprises par le baron Edmond de Rothschild, membre de l'Institut. *La résurrection d'une grande cité biblique*. Préface par René DUSSAUD, membre de l'Institut. Institut français d'Archéologie de Beyrouth, Bibliothèque archéologique et historique, t. XLV, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1949. Deux volumes in-4°, t. I, texte, 338 pages ; t. II, Atlas, XCIX planches et un plan d'ensemble.

« Le 1^{er} juillet 1936, Mme Judith Marquet-Krause était brusquement terrassée par une maladie soudaine, au moment où elle allait mettre la main au compte rendu préliminaire de sa 3^e campagne de fouilles à *et-Tell* ('Ay). Ces premiers mots de l'*avant-propos* de M. Yves Marquet (p. 1) résument la situation devant laquelle se sont trouvés les éditeurs du présent ouvrage. Les fouilles de 'Ay, si remarquablement conduites durant 3 campagnes, sont demeurées inachevées, et la vaillante exploratrice n'a pas pu mettre en ordre et présenter elle-même les notes recueillies sur son chantier. S'il faut, avec un profond regret, renoncer à connaître les conclusions que l'archéologue aurait tirées de ses découvertes, on doit saluer avec reconnaissance la publication de ses notes, par les soins de M. Yves Marquet.

L'ouvrage, somptueusement présenté, est précédé d'une préface de M. René Dussaud, où l'un des maîtres de l'archéologie française, promoteur des fouilles de 'Ay, fait un résumé des découvertes et montre leur importance. M. Y. Marquet, dans l'*avant-propos*, expose ensuite les raisons qui l'ont poussé à présenter l'ouvrage comme il l'a fait : les rapports préliminaires, œuvre de l'archéologue elle-même, sont suivis de l'inventaire intégral ; « Ainsi du moins, si ces matériaux ne trouvent pas l'intégrité de leur valeur intrinsèque, et surtout l'ordonnance précise désirable, ils ne tomberont pas dans le néant » (p. 3). Enfin Mme Krause évoque l'émouvante personnalité de l'exploratrice (p. 5-6).

Le texte proprement dit, en dehors de l'inventaire, se divise en 3 chapitres, respectivement consacrés aux campagnes de fouilles de 1933, 1934 et 1935. Ce sont des rapports sommaires dont le premier

et le dernier sont pratiquement inédits, celui de 1934 ayant été publié dans la revue *Syria*¹.

La première campagne (pp. 7-12) révéla d'emblée le caractère du site : on est en présence d'une ville importante du III^e millénaire, abandonnée durant près de mille ans pour être pauvrement et brièvement réoccupée au début de l'époque israélite. La seconde campagne (pp. 13-27), qui se prolongea durant six mois, fut aussi la plus féconde. A côté du palais et adossé à la citadelle, on découvrit un sanctuaire ; le système de fortification était précisé ; un quartier de la ville exploré. Simultanément, la nécropole découverte l'année précédente livrait une belle collection de céramique. La dernière campagne (pp. 29-34) avait permis de préciser la chronologie des trouvailles antérieures, grâce spécialement à la fouille stratigraphique du sanctuaire ; une plus ample surface de la ville put être dégagée le long du rempart.

Les origines de la ville datent du début de l'Ancien Bronze, ou plutôt d'une phase de transition entre cette époque et l'Énéolithique supérieur, soit des environs de l'an 3000. Comme l'a montré le R. P. de Vaux, « il paraît de plus en plus probable que le premier début de l'Ancien Bronze en Palestine méridionale est contemporain de la fin de l'Énéolithique supérieur dans la Palestine du nord et du centre »². Cette proposition, illustrée à l'évidence par les découvertes de Tell el-Fâr'ah, se vérifie aussi à 'Ay où, au niveau inférieur du sanctuaire, ainsi que dans la nécropole, de la céramique énéolithique de type septentrional a été trouvée, mêlée à des vases caractéristiques de l'Ancien Bronze I³.

De cette époque date aussi le plus ancien rempart, large de 6 mètres, qui protégeait probablement le sommet du tell seulement (pp. 31-32). Une étroite poterne, surveillée par une tour en fer à cheval, perçait la muraille, à l'ouest, à proximité immédiate d'un bâtiment important, divisé en 3 grandes salles et qui s'identifie peut-être avec le plus ancien palais de la cité (pp. 33-34). Dès l'origine, un temple se dressait, adossé au rempart. Ce modeste sanctuaire (« Sanctuaire C », p. 30) ne comportait qu'une salle allongée, avec pour aménagement rituel une table d'offrandes, contre la paroi méridionale. Détruit par le feu, le sanctuaire fut reconstruit au même endroit (« Sanctuaire B », pp. 29-30), mais ses dispositions n'ont pu être déterminées ; l'abondante céramique découverte sur le sol est identique à celle de plusieurs tombes de la nécropole.

Après une nouvelle destruction, la ville subit d'importantes transformations, s'agrandit et s'embellit considérablement ; la plupart des

1) *Syria*, XVI, 1935, p. 325-345, avec une *note additionnelle* par M. R. DUSSAUD, p. 346-352.

2) *F. B.*, LVI, 1949, p. 138.

3) *R. B.*, LVII, 1950, p. 622.

monuments, dans leur état le plus développé, furent bâtis alors ; ils datent du milieu du III^e millénaire, des phases II et III de l'Ancien Bronze.

L'acropole était protégée par un puissant bastion casematé, long de 40 mètres, prolongé par un rempart triple, aux points vulnérables, et d'un grand développement ; une large porte s'ouvrait à l'ouest, remplaçant l'ancienne poterne (p. 32). Des édifices de grandes dimensions et bâtis avec soin ont été mis au jour dans la ville basse (pp. 21 et 33), mais les principaux se dressaient au sommet, près de la citadelle.

Le palais fut découvert le premier ; on le prit un moment pour un temple, mais son caractère profane s'est imposé depuis (pp. 10-12 et 14-16)¹. Il s'agit d'une vaste salle, toute en largeur, ceinturée sur 3 côtés par un corridor et précédée d'une cour. La grande salle était divisée en deux travées par 4 doubles poteaux soutenant le toit ; le corridor extérieur était aussi couvert par une toiture supportée par des poteaux dont les bases ont été retrouvées contre les murs. L'exécution de cet édifice n'était pas moins remarquable que son plan ; la maçonnerie de pierre est magnifique, qui servait de soubassement à des murs de briques ; il est vraisemblable qu'il comportait un étage, mais les reconstitutions proposées demeurent hasardeuses².

L'ancien emplacement sacré, à l'ouest du palais, ne fut pas abandonné, bien qu'il ait été réduit quelque peu par l'érection de la citadelle. On éleva un nouveau sanctuaire remarquablement préservé sous un énorme amas de pierres, et où se reconnaissent déjà les caractéristiques des lieux de culte sémitiques (« Sanctuaire A », pp 16-21 et 29). On y accède par une rampe ascendante aboutissant à une porte précédée de deux marches, au sud du bâtiment. On entrait ainsi dans une première pièce, rectangulaire, où deux pilastres servaient probablement à supporter les poutres maîtresses de la toiture. Cette pièce jouait d'abord le rôle de dépôt ou de magasin du temple : des jarres y étaient accumulées à côté d'une abondante vaisselle ; les offrandes pouvaient être disposées sur une banquette courant à la base des murs. La cuisine sacrée se trouvait dans une niche creusée dans le mur, à l'angle sud-ouest ; on y a trouvé les ossements brûlés des victimes à côté de cou'eaux à manche d'ivoire. Enfin, au centre de la salle, encadrée par deux brûle-parfums rectangulaires, gisait une pièce de bois longue de 1 m. 25, qui pourrait bien avoir été une *ashéra*. Même si l'on repousse cette interprétation, il n'en demeure pas moins certain qu'une importante partie du culte se déroulait dans cette partie du temple : on y déposait les offrandes, les victimes pouvaient y être

1) Toutefois W. F. ALBRIGHT (*The Archaeology of Palestine*, 1949, p. 76) l'interprète toujours comme étant un temple, sans apporter de raisons bien convaincantes.

2) Voir les restitutions proposées par M. R. DUSSAUD et l'architecte HARDY dans *Syria*, XVI, 1935, p. 346 ss. ; et par le R. P. VINCENT dans *R. B.*, 1937, p. 237 ss.

sacrifiées, préparées, voire brûlées ; enfin les brûle-parfums permettaient de faire des fumigations. On accédait à la seconde pièce, plus grande, située au nord de la première, par une porte précédée d'une marche. Là encore se dressait une banquette ou estrade, dans l'angle sud-est, destinée aux offrandes ; 12 petites coupes s'y trouvaient déposées. Au fond, à l'ouest, 3 réceptacles étaient adossés au mur occidental et destinés à contenir les déchets des sacrifices. Le « Saint des Saints » était bâti dans cette même salle, à l'angle sud-ouest ; c'était un réduit minuscule, surélevé, presque entièrement occupé par la masse de l'autel, invisible cependant de la porte. Les offrandes rituelles s'accumulaient dans cette pièce : sur l'autel même, dans une sorte de niche de pierres peintes en rouge, reposait une coupe, à côté d'un lit votif (fragmentaire) de terre cuite, évoquant le culte de la fécondité. Une corne de buffle, de la vaisselle fine et variée, enfin des albâtres importés d'Égypte, ont été ramassés sur le sol.

On peut se demander si un sanctuaire jumeau, destiné à abriter une divinité parèdre, ne se dressait pas immédiatement au nord de celui que nous venons de décrire : malheureusement les ruines, en cet endroit, étaient si éprouvées que rien ne peut être affirmé quant à la destination première de ce bâtiment contigu, dont 3 pièces ont été reconnues (pp. 10-20).

Tout cela fut détruit dans l'incendie général qui anéantit la ville à la fin de l'Ancien Bronze III, c'est-à-dire vers 2300 av. J.-C. Le site resta pratiquement désert durant un millénaire, jusqu'à la mesquine et partielle reconstruction du XII^e siècle. Hiatus étonnant « précisément au temps qu'on s'attendait trouver le plus chargé d'histoire »¹. C'est un fait qui s'impose désormais aux exégètes comme aux historiens pour l'interprétation du récit de la conquête de la Terre Promise par Josué. Voici ce qu'en pensait l'exploratrice :

« La description qu'on trouve de ce site dans la Bible correspond parfaitement à la situation topographique générale du Tell et à la position du ravin, qui permettaient une embuscade telle que la raconte le livre de *Josué*. Cela nous amène à croire que les chapitres VII et VIII de *Josué*, qui pouvaient être estimés historiques, font partie d'une légende, comme le récit de la prise de Jéricho, mais une légende fondée sur un site réel » (p. 24).

Les amateurs de trouvailles exceptionnelles dans le domaine biblique ont probablement été déçus. C'est que l'archéologie n'est pas faite pour illustrer simplement ce que nous savons ou croyons savoir par ailleurs, ou même pour apporter d'emblée des solutions aux problèmes déjà posés. Son rôle est à la fois plus simple et plus ample ; elle doit nous apporter des matériaux nouveaux, susceptibles de nous procurer une meilleure connaissance de l'antiquité, et de nous permettre de mieux poser les vieux problèmes, et d'en poser de nouveaux.

1) Préface de M. R. DUSSAUD, p. 1.

A ce point de vue, les fouilles de 'Ay ont été d'une rare fécondité. L'exégète ne peut se dispenser d'en tenir compte ; l'historien des religions appréciera vivement la découverte du sanctuaire ; enfin, une lumière plus vive a été projetée sur la civilisation archaïque de Palestine. Et nous ne pouvons mieux conclure ce compte rendu qu'en citant M. R. Dussaud :

« Par leur qualité, leur ampleur, leur abondance et leur variété, les trouvailles de 'Ay l'emportent sur les découvertes relatives au III^e millénaire, qui ont été faites dans le même temps, à Megiddo, à Beth-Shan et à Jéricho. C'est dire leur exceptionnel intérêt¹. »

Pierre AMIET.

HENRI DE LUBAC, *Aspects du Bouddhisme*. Éditions du Seuil, Paris, 1951, petit in-8^o de 200 p.

L'auteur de ce beau livre ne prétend pas faire œuvre de « spécialiste » (avant-propos p. 8) ; il est connu surtout comme l'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire de la pensée chrétienne et l'un de ses plus profonds interprètes. Chargé pendant vingt ans de l'enseignement de l'histoire des religions à la Faculté de Théologie de Lyon, il a été amené à s'intéresser, avec une sympathie croissante, à la pensée bouddhique et à considérer les rapports doctrinaux du christianisme et du bouddhisme ; en 1937 déjà, dans un article très remarqué des *Recherches de science religieuse* (t. XXVII, p. 336-351), le P. de L. avait confronté quelques textes alexandrins et bouddhiques. Le présent livre, qui met en œuvre une riche documentation, utilisée avec une méthode prudente et surtout un don de pénétration des doctrines tout à fait remarquable, se situe dans la même ligne de recherche, qu'il prolonge, et tente, sur trois points particuliers, une confrontation entre bouddhisme et christianisme.

L'ouvrage se compose de trois essais. Le premier est une étude de *La charité bouddhique* dans ses rapports avec la charité chrétienne. Analysant cette notion avec finesse et sympathie, le P. de L. montre d'abord que la charité bouddhique n'est pas seulement une vertu négative et qu'elle ne se réduit pas au précepte de ne pas nuire, l'*ahimsa* ; elle est *maitri*, c'est-à-dire bienveillance ; celle-ci doit se traduire en acte, en *dana* ; l'auteur insiste sur le développement des activités charitables des monastères bouddhiques, surtout dans le Mahayana ; et ces activités ne procèdent pas d'un altruisme superficiel ; elles doivent être inspirées par la *karuna*, la compassion. Ce sentiment naît de l'intuition fondamentale du Bouddhisme, celle de la douleur universelle ; le moine doit tendre non seulement à sa libération personnelle, mais à la libération universelle ; cet enseignement, mis au second plan dans le Petit Véhicule, s'est

1) *Ibid.*, p. 11.